Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

82-83 | 2000

Anthropologie des sexualités

Comment épouser son terrain ? L'accès à autrui dans l'imaginaire des rencontres

The Access to the Other One in the Imaginary of Encounters

Jean-Marc Beylot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/3360>

DOI : 10.4000/jda.3360

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2000

Pagination : 215-233

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Jean-Marc Beylot, « Comment épouser son terrain ? L'accès à autrui dans l'imaginaire des rencontres », *Journal des anthropologues* [En ligne], 82-83 | 2000, mis en ligne le 07 mai 2009, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/3360> ; DOI : 10.4000/jda.3360

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Journal des anthropologues

Comment épouser son terrain ? L'accès à autrui dans l'imaginaire des rencontres

The Access to the Other One in the Imaginary of Encounters

Jean-Marc Beylot

- 1 Accès gratuit, contact garanti, rencontres immédiates, rapides, l'amour en vrai direct, 14 filles à votre disposition sont des métaphores pornographiques, issues de publicités pour téléphones « roses ». Pour les hommes qui les écrivent et ceux qui les lisent, elles évoquent le « sexe » – des jeux sexuels perçus comme sans finalité pratique autre que le plaisir. Des femmes sont également décrites : chaudes, humides, libres, assoiffées, données, sans limite... Si dans la littérature érotique, les deux sexes sont représentés comme pouvant être la chose, le membre, l'animal ou l'outil, seul le sexe femelle est aussi décrit comme un lieu, le plus souvent ouvert dans lequel on pénètre (le vagin précisément). Pour évoquer le coït, la relation locative – l'accès à un lieu et/ou à une proximité physique jusqu'au toucher (direct, contact...) – est l'une des métaphores possibles, la principale étant transitive – l'action d'un agent masculin sur un patient féminin (Guiraud, 1978). Comme pour pallier l'absence réelle des corps et nier les distances qui séparent les individus dans les rencontres (« distance » physique, culturelle, sociale...), ces termes sont surtout utilisés pour dire la rencontre, celle que l'on imagine ou que l'on fantasme. Les jeux de mots, les métaphores de l'accès ne structurent explicitement les représentations des rencontres et des échanges sexuels que dans les publicités pour sites pornographiques accessibles par téléphone ou minitel. Aussi, « accès », « direct », « distance » apparaissent dans des contextes techniques et scientifiques où leurs connotations sexuelles semblent neutralisées et leur sens abstrait (accès au terrain, observation directe pour exemples)¹.
- 2 Plutôt que d'opposer des sexualités (promiscuité/intimité, spectaculaire/enfermée, etc.), j'ai postulé à partir des travaux de Paola Tabet (1987 : 1-53), un *continuum* des formes d'échanges économico-sexuels entre hommes et femmes, comparées dans trois types de lieux : la drague dans des lieux extérieurs « libertins » comme une plage, celle dans les

clubs « échangistes » dont l'entrée est tarifée et le travail « sexuel » des prostituées de rue. Ma présence dans plusieurs de ces lieux a fait l'objet chaque fois d'une recherche de places spécifiques d'observation : jeune homme peu « initié » dans les lieux de dragues, statut qui se transformait en intervenant de prévention de MST/VIH quand il m'était nécessaire de mettre une distance avec mon interlocuteur, et chercheur auprès de personnes « prostituées » ou « travailleuses du sexe » qui furent observées, écoutées principalement dans leurs lieux de repos. Mes recherches questionnent particulièrement les pratiques et représentations des « espaces de désirs » et ici, plus précisément l'usage et les implications pratiques de métaphores locatives pour décrire l'approche de l'autre, la rencontre. Nous verrons que cette terminologie contribue à dire et à classer des sexualités, des corps, des individus, des espaces mais aussi méthodes et objets de recherches. Mais avant de montrer comment un « langage de la proximité » structure le regard du chercheur, homme comme femme sur « son terrain » ou sur les « méthodes d'enquête », il nous faut analyser en quoi les mises en scènes pornographiques des corps, des sexes déterminent les interactions sexuelles libertines et comment le regard pornographique dit la proximité des corps.

L'œil du client

- 3 Inscrits dans une diversité de situations et de trajectoires individuelles, les types de quêtes érotiques dans les clubs dits « échangistes » – clubs de rencontres entre couples hétérosexuels² – sont hétérogènes. Les termes « libertins », « non-conformistes », « échangistes », « fétichistes » reviennent régulièrement pour définir et identifier certaines pratiques ou certains lieux de rencontres, mais aucun de ces termes ne fait consensus et n'est représentatif de la pluralité des pratiques observées (le terme « hétérosexuel » masque les rapports homosexuels et les bisexualités ; celui d'« échangiste », les pratiques regroupant une femme et plusieurs hommes comme les « gang-bang », le « triolisme », etc.). Bref aucun terme n'est significatif pour comprendre la manière dont les interactions vont avoir lieu.
- 4 Pour les libertins, des rencontres autour de discussions et de danses, voire d'un repas, précèdent souvent les interactions sexuelles qui comme dans les discothèques « classiques » n'auront pas forcément lieu sur place. L'impératif de séduction est important et intègre en partie l'imaginaire pornographique – la rentabilité des établissements et médias de rencontre reposant principalement sur une majorité de clients hommes amateurs d'images pornographiques (Welzer-Lang, 1997). Si certains libertins ne sont guère préoccupés par de telles mises en scènes pornographiques de l'interaction sexuelle, d'autres le sont quand ils expriment par exemple leur colère devant une présence trop insistante de voyeurs qui demandent du « sexe ». Même si dans la plupart des lieux commerciaux de rencontres existe un écran où défilent des images X, les corps des libertins ne se donnent pas en spectacle, contrairement à ce qu'imaginent la plupart des individus qu'ils soient attirés ou révoltés par l'idée de femmes qui s'exhibent sans pudeur. Par contre certains de ces corps – des « corps féminins », principalement ceux de femmes mais aussi d'hommes – sont représentés comme devant se donner.
- 5 Il me fut possible d'observer un seul lieu où l'imaginaire pornographique était omniprésent. La plage du Cap d'Agde Naturiste – haut lieu de libertinage depuis les années soixante-dix – est un espace de regards, de discussions, et de rencontres ou de retrouvailles, entre individus, couples et groupes d'amis. Durant l'été 1996, eurent lieu de

grandes exhibitions sexuelles sur un terrain à découvert : dès la fin de la surveillance des CRS maîtres-nageurs, la plage devenait aussi un lieu d'interactions sexuelles qualifiées « d'exhibes » (Welzer-Lang, 1996). Des cercles de voyeurs, appelés « mateurs » – pouvant regrouper jusqu'à une centaine d'hommes et de femmes – se formaient très vite autour d'un couple ou de plusieurs individus, dont au moins une femme, qui avaient commencé une « exhibe ». La formation des cercles était l'objet d'une course aux meilleures places pour « mater », afin de voir de face le sexe de la femme présente. Certains hommes rampaient discrètement dans le cercle d'exhibition pour pouvoir se placer et se masturber devant les premiers arrivés restés debout (et aussi – pour certains – en vue d'être invités à participer à l'exhibition). Les positionnements des hommes « mateurs » étaient réglés par la formation de ces cercles, certains grimpaient sur les dunes pour être les premiers à voir un début « d'exhibe », d'autres restaient le long du rivage pour avoir moins de distance à parcourir et se positionner en premiers face au sexe d'une femme. L'excitation ressentie par ces « mateurs » était due aux jeux des regards et des positionnements, au fait de se savoir là en train de voir du « sexe », à « se voir voir » que Patrick Baudry définit comme étant le propre de la position du spectateur d'images pornographiques (1997). Ces exhibitions restent dans la mémoire des « mateurs » car ils étaient certains de voir du « sexe » en quantité et de pouvoir choisir qui mater. Leur durée de présence dans cet « espace de désirs » était perçue comme rentable, des femmes s'exhibaient « gratuitement », la plage était coquine. Or les femmes qui s'exhibaient s'identifiaient comme « hardeuses » dans le sens où elles avaient toutes une expérience dans le domaine de l'exhibition et certaines étaient des professionnelles de la production d'images pornographiques accompagnées de leurs collègues hommes, venus montrer leurs savoir-faire en la matière. Ainsi ces jeux d'accès au sexe d'une femme par le regard et le positionnement ne furent faciles à observer que sur cette plage, cet été-là³.

- 6 Dans les autres lieux de dragues observés, comme les clubs « non-conformistes », peu de personnes sont des « hardeuses », professionnelles ou non de la pornographie, pour lesquelles les angles de vues sur les sexes présupposent une mise en scène inhabituelle des corps, des positions sexuelles, et surtout des « rôles » qui précipitent l'ambiance et la rencontre vers les « scènes de sexe ». Aussi dire et faire croire que les corps et les sexes se donnent facilement à voir ou à prendre dans les lieux libertins, c'est valider la représentation pornographique du « mateur » et se positionner comme un homme « client » qui valorisera l'existence de lieux rendant possibles de telles rencontres parce que l'on y drague de « vraies coquines ». Mais qui sont-elles⁴ ?
- 7 C'est davantage dans les revues de petites annonces « échangistes » que les savoir-faire corporels des professionnels du X sont imités. En analysant les photos accompagnant les textes de petites annonces comme des présentations de soi, de sa « personnalité sexuelle », Philippe Liotard a montré qu'en général, c'est le texte qui caractérise les présentations des hommes ; pour les femmes, c'est la photographie du corps exposé qui apporte la preuve que le texte est vrai (1995 : 250-295). En effet, la plupart des hommes se montrent en photo, leur sexe en érection, mais il faut lire le texte pour être certain que ce sexe est « gros », « endurant »... qu'il est une « machine à faire jouir » qui fonctionne indépendamment des partenaires rencontrés. Par la photo on sait juste que « l'outil/personne » est prêt. Certes quelques hommes apportent une preuve visuelle de leurs savoir-faire en choisissant de mettre en photo non une de leurs prouesses corporelles mais une ou plusieurs de leurs partenaires pour montrer que leur sexe est effectivement un outil fiable puisqu'il a potentiellement accès au sexe d'une

femme. En revanche, c'est un ensemble de postures caractéristiques comme le postérieur relevé, les jambes écartées, les sexes et/ou anus exposés – présentant les femmes comme des corps se donnant, « offerts à la jouissance », en attente et en appétit, patient et mis à la disposition de l'outil le plus performant – qui doit convaincre les lecteurs. La preuve qu'une femme est bien une « vraie coquine » n'est pas dans un texte redondant mais bien dans le corps/personne exposé en photo. Au-delà des lieux communs pornographiques des mises en scènes de corps « se donnant » (à voir, à prendre)⁵, c'est la division socio-sexuée des techniques particulières du corps qui est notable : ce sont principalement des femmes qui ont à acquérir un savoir-faire pour se mettre en scène à l'image comme en clubs⁶.

- 8 Pour la plupart des responsables de clubs échangistes, comme pour ceux d'autres lieux de rencontre, un des enjeux de leur travail est de savoir mettre en relation les personnes présentes, d'encadrer des contacts « spontanés » en favorisant une ambiance qui rompt avec le quotidien (Desjeux, Jarvin, Taponier, 1999). Leurs lieux sont présentés comme des espaces de fêtes, de séductions et de plaisirs. Dans les clubs échangistes, les codes de bonnes conduites, les expositions des corps, l'agencement des espaces, pistes de danse, bar, coins câlins, favorisent non seulement une mise en relation mais aussi – et c'est ce qui fait leur spécificité – l'échange sexuel. Pour des motifs de rentabilité, il importe aux responsables d'établissements libertins que les hommes clients aient leur accès au sexe d'une femme en cours de soirée et pas seulement par le regard. L'enjeu propre à ces lieux du côté des hommes est d'augmenter les possibilités d'accès dans les lieux mêmes et d'accélérer les échanges. Or, l'accélération souhaitée n'est pas perçue comme étant celle de l'accès mais comme devant être celle de la mise à disposition des corps. Ce sont les « coquines » qui doivent précipiter les interactions sexuelles. C'est leur « rôle », se donner, et c'est leur corps qui en apportera toujours une preuve naturalisée. Aussi le corps/personne mis à disposition est aussi perçu comme activement patient – certains hommes considèrent d'ailleurs qu'avoir un corps de femme suffit à être « coquine », que seules des femmes « non initiées » ne le seraient pas encore. Pour ceux-ci la distinction entre la personne pendant et hors de son rôle pornographique se doit d'être minime. Le fait d'avoir travaillé son corps et sa gestuelle, de se prêter aux jeux et/ou de rendre un service, n'est jamais dit explicitement en public, ces « corps féminins » ne doivent et ne peuvent s'activer qu'en attendant du « sexe ».
- 9 L'accélération de l'échange ou la facilité d'accès est donc à la charge du « corps féminin », celui des femmes principalement dans les lieux et médias libertins : dès l'entrée en club (tarifications, prescriptions/interdictions d'habits), la présence de femmes potentiellement « coquines » sera encouragée ; sur la piste de danse, ce sont aux « corps féminins » de rapprocher les individus... Pour les hommes responsables de clubs, leur travail est celui de la sélection de la clientèle, du subtil dosage de musiques, d'alcools et d'animations pour maintenir une ambiance, une temporalité, propice aux rencontres, mais en aucun cas ils le qualifieront de « sexuel ». Ils nieront tout « profit » qu'ils feraient en travaillant l'accélération de l'échange sexuel. Car c'est bien l'accélération de la mise à disposition des « corps féminins » perçus comme se donnant qui sidère et contente les hommes d'autant plus qu'ils déniaient les moyens utilisés pour l'accélération de leur propre accès. Si l'on questionne des hommes clients sur cette « réduction » du temps d'accès moyennant un paiement à l'entrée du club, on remarque que l'accélération plus que son coût est dénié pour leurs propres pratiques : ce sont les autres, les clients de prostituées de rue par exemple, qui procèdent ainsi, par facilité. Ce qui est valorisé, recherché, payé,

est l'existence d'une durée choisie qui comprend l'ensemble du temps de « séduction » – le temps de l'approche, de l'accès et sa réalisation (actes, sensations...). Peu importe que cette durée paraisse trop courte pour autrui tant que cela dure pour soi⁷.

- 10 « L'œil du client » peut se définir ainsi : il – généralement un homme – dénie difficultés et moyens utilisés pour accélérer son accès au corps/sexes d'une « coquine » – généralement une femme. Il valorise le nombre d'accès, voire leur accumulation, et la durée de présence dans les lieux d'accès (un espace et une durée choisie). L'accélération doit être celle de la mise à disposition des « corps féminins ». « L'œil du client » veut une « coquine » qui se doit d'être activement patiente, patiente parce qu'à disposition (leur corps en attente de se donner à voir et à prendre) et agent naturalisé du travail d'accélération (leur corps/personne le prend « naturellement » en charge). Par contre, il considérera un « corps féminin » qui ne se donne pas selon les règles implicites des lieux comme une « putain », au sens de Paola Tabet, corps auquel les autres accèdent par facilité⁸.
- 11 Le regard pornographique structure ainsi les échanges sexuels dans les lieux libertins, détermine des rôles « sexuels » qui participeront aux jeux des rencontres, rôles joués, rôles contraints, rôles transgressés par les individus. Concrètement si l'on rencontre des femmes et hommes qui aiment se savoir vus comme ils aiment se voir voir, les individus ne choisissent pas tous de telles présentations de soi, de tels rôles, hommes comme femmes. Cependant, aucun homme ne dit se plier à ces jeux de présentation de soi pour maintenir sa vie de couple, ce qu'explicitent clairement certaines femmes. Et ce sont en grande majorité des hommes qui cherchent à confondre à travers la « coquine » le rôle pornographique avec la personne qui le joue⁹.
- 12 L'usage explicite de métaphores locatives (accès, mise à disposition) décrivant l'approche et la proximité physique, participe des lieux communs des discours « érotiques » sur la rencontre sexuelle, surtout quand elle est imaginée, fantasmée ou abstraite. Mais l'usage d'une terminologie spatiale et d'un vocabulaire de la proximité physique, n'est pas qu'une technique érotique : le locuteur légitime ainsi ce qu'il entend par « corps féminins » et sexualité.

Une proxémie politique

- 13 D'autres discours sur le « sexe », savants ceux-ci, usent des mêmes métaphores toujours pour classer des approches, des catégories de « corps », des sexualités, *in fine* les relations hommes/femmes. Dans un article de Michel Bozon par exemple (1995 : 39-56), il est flagrant de constater que les thématiques de l'accès/disponibilité, de la durée, du visible (le donné) et de la distance, qualifient des comportements sexuels, tout en hiérarchisant les approches méthodologiques et les objets scientifiques, voire les chercheurs, en les considérant comme analogues aux espaces de rencontres :

En réalité, il est fondamental de réaffirmer qu'une caractéristique essentielle de l'activité sexuelle est d'être inaccessible à l'observation, qu'il s'agisse d'une observation de type expérimental ou participante. On ne peut fonder aucun espoir, sauf dans des cas très rares, sur les méthodes de l'anthropologie. Pour approcher ces pratiques enfermées dans l'enclave de l'intimité, le chercheur sur la sexualité ne peut se contenter d'être un simple voyeur, à la façon de ceux qui regardent ce qui, malgré tout, se donne à voir, comme les prostitué(e)s sur les quais, l'activité des backrooms gay et des clubs échangistes, ou les magazines pornographiques (p. 48, c'est moi qui souligne).

- 14 Et toujours pour opposer des objets et méthodes de recherches qui *de facto* ne sont pas similaires et qui toutes deux questionnent la distance du chercheur à ses données, le locuteur argumente par métaphores locatives en opposant deux catégories de « corps féminins » : ceux faits pour être facilement vus (et pris par certains), et ceux dont l'accès est plus « productif » à condition d'être « contrôlé » par des outils de distanciation¹⁰ :
- L'exemple des enquêtes quantitatives à grandes échelles, qui abordent explicitement les pratiques sexuelles, montre a contrario que l'investigateur n'a pas besoin de tout miser sur la proximité avec la personne interrogée, à condition de bénéficier toutefois de confiance et de légitimité. La distance s'avère même productive, parce qu'elle permet de contrôler l'investissement dans l'enquête. Plusieurs méthodes ont été utilisées, qui introduisent toutes une « distance contrôlée » entre enquêteur et enquêté : l'enquête par voie postale... (: 49).
- 15 Pourquoi opposer des recherches « pour approcher ces pratiques enfermées dans l'enclave de l'intimité »¹¹ et celles de chercheurs confondus avec leur rôle de voyeurs et se déroulant dans des lieux publics qui sont assimilés à l'image de la « coquine »¹² ? Ce que j'observe dans ces lieux en les comparant – comme dans tous lieux de « drague » – c'est un ensemble de données, spatiales, orales et écrites, sur les manières de voir et de qualifier des lieux et des corps, sur les manières dont groupes et individus se représentent la rencontre avec l'autre et ce qui y est sexuel ou non. Les présupposés d'un chercheur, d'un homme, sur l'observation des interactions sexuelles dans des espaces ouverts au public sont l'une de ces données utilisables parce qu'ils énoncent aussi son rapport à ce qu'il qualifie de « sexualité ».
- 16 Pour ce chercheur comme pour d'autres hommes approcher « la sexualité », la vraie, l'inobservable, c'est approcher avec distance un « corps féminin » dont des hommes maîtrisent l'accès (scientifique et sexuel). Ce corps ne peut être celui de la « coquine » fréquentant par exemple les lieux libertins. En effet, celle-ci – envisagée, tour à tour ou à la fois, comme corps, rôle et personne – fascine avec effroi, dégoût ou amour, parce que toujours en appétit, elle est aussi le « corps féminin » sans limite qui s'emballe, qui peut déborder – potentiellement hors de la maîtrise d'un seul homme (et de tout homme). Le corps dont on maîtrise l'accès est celui de la « compagne » – ce corps qui s'apprécie, avec confiance – toujours dans une durée choisie, contrôlée, maîtrisée mais qui ne se donne pas au tout venant. Dans les lieux libertins de rencontres, beaucoup d'hommes jouent de leur maîtrise en fantasmant sa perte (la « coquine » est justement l'une des figures du jeu, la « dominatrice SM » une autre). Tout en jouant, ils gardent la maîtrise sur l'accès à tous les « corps féminins » : les femmes libertines, professionnelles ou non, sont aussi et souvent leur « compagne ».
- 17 Les « corps féminins » sont par conséquent des personnes, rôles et corps (surtout de femmes) mais également des objets, des lieux qui – sous condition d'en maîtriser l'accès – s'avèrent être productifs pour soi. « L'œil du client » divise ces « corps féminins » : ceux maîtrisés des « compagnes » et ceux qu'il appelle « coquines » quand il les fantasme comme potentiellement débordants, hors de maîtrise mais toujours productifs en plaisir. « Coquines » qu'il appelle « putains » quand ces « corps » ne sont pas productifs pour lui.
- 18 Nous pourrions considérer que cet imaginaire de la proximité physique qui renvoie à des images « archaïques » (les « corps féminins ») sont des fantasmes qu'individuellement nous pensons contrôler à peu près en passant à l'acte ou non. Et nous pourrions sourire de tels commentaires ou s'indigner d'un tel procédé critique sur quelques termes – signes arbitraires – qui ont été en partie décontextualisés, sans faire référence à leur sens

technique, abstrait, fruit d'un long travail collectif. Cependant il n'est pas dans mon propos de remettre en cause la pertinence des méthodes que défend Bozon, ni la validité de ses résultats, ce sont les implications pratiques de l'usage de métaphores locatives qui m'intéressent. Or en s'appuyant sur des images de « corps féminins » par des métaphores, il ne fait pas qu'opposer son approche de la sexualité et celles d'autres chercheurs qui usent de l'observation directe, il disqualifie surtout, aux yeux des lecteurs, des sexualités qu'il ne connaît pas, lieux et individus avec, en les considérant comme « putains » parce que non productifs pour lui (au moins scientifiquement). C'est le propre de « l'œil du client » : diviser entre « putain » pour les autres et « coquine » et/ou « compagne » pour soi.

- 19 L'usage de ces métaphores locatives, d'un « langage de la proximité » par des chercheurs pour décrire une relation ne se limite pas aux discours sur des comportements sexuels. Intéressons-nous à ceux qui emploient les termes de « distance » pour dire la « différence » entre soi et autrui, dans un contexte tout autre que l'observation des échanges sexuels. Comme données nous prenons les analyses faites par un ethnologue qui, pour décrire ses méthodes d'observation et de compréhension, d'accès au terrain, use aussi de ces métaphores locatives pour produire une signification abstraite de la rencontre avec l'autre, pour dire la « distance ». L'article, pour lequel nous avons classé à partir de métaphores locatives les termes décrivant les relations de l'ethnologue à son terrain, a été écrit par un homme (Coenen-Huther, 1998 : 77-96). Voici la plupart des termes problématisant la « distance » qu'il utilise pour décrire sa relation au terrain :

- images spatiales/proximité : distance, accès, direct, milieu, voie d'accès, contact, retraite, évidence, confronté ;
- images sexuelles : passion, impénétrable, m'introduire, les attentes, rencontre, promesse, faire les premiers pas, ce qui s'offre aisément, provoqué, stimulé, fécond, désir ;
- images matérielles sur l'humidité : profondeur, fond, puiser, absorption, immersion ;
- images de combats, d'opérations militaires : retraite, stratégie, exploratoire, apte, piloter, livrer, informateur, danger d'agression, partie gagnée, exploiter, soumettre, pénétrer.

- 20 Ces imaginaires¹³ lient un ensemble d'objets récurrents – le chercheur/esprit, ses connaissances, le terrain, les informateurs – qui entrent en résonance ainsi : le terrain est une étendue profonde, plutôt humide et il est à conquérir. Le chercheur a une démarche provoquée et stimulée au cours de l'exploration du terrain, il a un esprit (ou une raison) au caractère spongieux qu'il retire du terrain pour garder la distance après pénétration du milieu. L'informateur n'est pas n'importe qui, il est celui qui se doit d'épouser au mieux le terrain, c'est sa fonction de bon informateur : avoir accès au terrain avec contrôle (en être un familier). Il est rendu nécessaire quand la stratégie d'accès du chercheur – « esprit et connaissances » – échoue. L'expression « disposer » est utilisée une seule fois dans l'article pour marquer cet échec. Le chercheur dont la « mise à disposition » n'a pas été correcte semble alors se percevoir comme « corps féminin ». Or l'échec est attribué non à son esprit, son outil de distanciation, mais à la part féminine du chercheur, au fondement de cet esprit, à son stock de connaissances auquel il a un accès immédiat qui n'a pas été à la hauteur de l'échange avec les informateurs (analogiquement donc « sa compagne » – ce « corps féminin » dont l'accès ne pose guère problème et qui s'avère être productif)¹⁴.

- 21 Concluons plus sobrement qu'ici le terrain – là où l'ethnologue va chercher ses données – est représenté comme un « corps féminin » et l'esprit/chercheur comme l'outil de distanciation qui en permet la maîtrise (afin de « se voir voir »). Toujours par analogie,

l'« informateur » est représenté comme le « compagnon », « corps masculin dominant » du terrain, et les « connaissances » du chercheur, « compagne » de l'esprit/outil du chercheur. En cas d'échec, quand le terrain est une « coquine » inaccessible faute d'avoir su échanger ses « connaissances », son « esprit » devient « corps masculin dominé » à la recherche du « compagnon » du terrain pour y accéder¹⁵.

- 22 Une telle analyse peut de nouveau prêter à sourire ou à s'indigner car voir du « sexe » dans ces exemples de discours sur la rencontre peut être perçu comme une analyse « perverse » de la relation à autrui – une érotomanie, obsession caractérisée par des préoccupations d'ordre sexuel. Or bien qu'il n'y ait pas de « sexe » dans ces textes, il y existe une vision substantialiste des rapports terrain/chercheur. Vision ici mise en avant du fait qu'en français, toute action d'un agent sur un patient et tout accès à un lieu sont virtuellement, à l'état latent, érotiques. Mais plus que de faire de « l'œil du client » un outil critique sensationnel, ce sont bien les implications individuelles, sociales et politiques de cette vision substantialiste du monde qu'il faut analyser en anthropologie comme ailleurs. En effet les termes employés pour décrire et se représenter les rapports entre terrain/chercheur – peu fréquents bien que très allusifs – réapparaissent dès que la rencontre avec l'Autre doit être imagée, toujours pour qualifier et hiérarchiser des lieux, des individus, des objets, etc. Dans la plupart des écrits sur les méthodes, ceux d'hommes et de femmes, l'observation directe et l'approche du terrain sont classées par « l'œil du client » : en opposant des « corps féminins » quand l'auteur dévalorise la proximité physique pour obtenir des données ou, quand il la valorise, en se représentant le terrain comme « compagne », celle de l'informateur¹⁶. La question de la relation entre la vision substantialiste de la « proximité » qui s'organise autour d'une relation sexuée et virtuellement sexuelle, et la réalité des faits observés reste entière¹⁷.
- 23 En revanche des implications pratiques de cette vision parce qu'elle sous-tend « l'œil du client » existent dans mon terrain, les lieux publics d'échanges sexuels¹⁸. Elles sont psychologiques pour les hommes et les femmes, économiques pour la pornographie, politiques aussi dans la mesure où l'acquisition de techniques du corps homologues à la vision substantialiste de la proximité est socio-sexuée. Toujours politiques mais surtout légales et sociales pour les « prostituées » de rue ; « l'œil du client » structure toujours les représentations des personnes qui tarifent un service sexuel et/ou l'accès au « sexe », celles qui accélèrent l'échange sexuel en en faisant un profit explicite en argent. Elles sont « coquines » pour leurs clients, « putains » pour les autres. On se souviendra de la reconnaissance par la loi de la distinction corps/personne « prostitué » depuis le nouveau code pénal en 1993 : le racolage « passif », le seul fait d'attendre dans l'espace public pour une personne notoirement connue pour être prostituée – d'être représentée comme un corps qui, quoi qu'il fasse, peut attirer le client – n'est plus répréhensible. C'est d'être activement patiente, jouer « la coquine » en incitant verbalement et/ou par des gestes un passant qui reste condamnable (racolage « actif »). Aussi non réglementée en France, l'activité des « prostituées » de rue n'est représentée que comme se limitant au racolage (dont l'attente du client) et à la « passe » (des actes sexuels tarifés). Accélérer la mise à disposition est là aussi dénié : les techniques particulières du corps (pour se défendre, se mettre en scène, etc.) et les préparations quotidiennes (physiques, mentales) sont rarement considérées comme expérience acquise ou travail. Enfin pour les personnes prostituées de rue, c'est souvent la réalité même des faits qui est déniée : dans beaucoup de propos sur la prostitution la vision substantialiste de la proximité tient lieu de réalité¹⁹.

- 24 Or la vision substantialiste – « l'œil du client » – dont l'efficacité pratique pour les « putains » existe, reste omniprésent dans chacun de nos écrits. Tout discours sur une catégorie spatiale pour laquelle la question de l'accès se pose, et pas seulement le « terrain » ou les « prostituées de rue », sera structuré par des métaphores locatives. A un tel point qu'il m'est devenu difficile de ne plus lire des propos sur la rencontre ou la proximité comme des écritures pornographiques, au sens d'écrits qui disent autant qu'ils créent la « putain ».

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDRY P., 1997. *La pornographie et ses images*. Paris, Armand Colin.
- BOZON M., 1995. « Observer l'inobservable : la description et l'analyse de l'activité sexuelle », in BAJOS N., BOZON M. & al., *Sexualité et sida. Recherches en sciences sociales*. Paris, ANRS : 39-56.
- COENEN-HUTHER J., 1998. « Formes et ambiguïtés de la compréhension en situation d'observation », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. CIV : 77-96.
- DESJEUX D., JARVIN M., TAPONIER S. (dir.), 1999. *Regards anthropologiques sur les bars de nuit*. Paris, L'Harmattan.
- GUIRAUD P., 1978. *Sémiologie de la sexualité*. Paris, Payot.
- KULICK D., WILLSON M. (dir.), 1995. *Taboo. Sex, identity and erotic subjectivity in anthropological fieldwork*. London, Routledge.
- LIOTARD P., 1995. « Cherche corps à jouir pour bêtes à plaisir. Voyage au pays des annonces érotiques », *Quel corps ?*, 50-51-52 : 250-295.
- MICHARD C., 2000. « Sexe et humanité en français contemporain. La production sémantique dominante », *L'Homme*, 153 : 125-152.
- TABET P., 1987. « Du don au tarif », *Les Temps Modernes*, 490 : 1-53.
- WEBER F., 1990. « Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse. Entretien avec G. Noiriel », *Genèses*, 2 : 138-147.
- WELZER-LANG D., 1997. *La gestion polygame du désir : l'échangisme. Entre commerce du sexe et utopies*. Rapport à l'ANRS, université Toulouse-le Mirail, équipe Simone.
- WELZER-LANG D., MILLION I., 1996. Données ethnographiques du Cap d'Agde naturiste et de la mise en place de la prévention sida chez les « naturistes/libertin-e-s ». Opération été 1996. Lyon/Toulouse, Les Traboules.
- WELZER-LANG D., MILLION I., 1997. *Cap d'Agde Naturiste 1997. La chasse à l'exhibe... ou le sexe gratuit éradiqué*. Lyon, Couples Contre le sida, et Toulouse, Les Traboules.

NOTES

1. Précisons que les sourires taquins ou dédaigneux de certains collègues hommes me demandant comment j'observais en participant, m'ont poussé à questionner l'ambiguïté de termes « techniques » et à voir sous les mots d'autres relations. Aussi ma formation « scientifique » m'a desservi tant certains mots avaient pris, pour moi, un sens univoque qui les rendaient incompréhensibles dans une communication ordinaire (comme « induit », « dérivée », « intégrer » et « distance »).
2. Je n'ai pas comparé les lieux et médias « hétérosexuels » et ceux s'adressant aux personnes dites « homosexuelles ».
3. L'été 1997 a été marqué par l'interdiction totale d'accéder aux dunes et par une surveillance continuelle de la plage, les maîtres-nageurs intervenant à la moindre érection. Cf. Welzer-Lang, Million (1997). Ces interdictions restent maintenues à ce jour.
4. La coquine est plus souvent appelée « salope » dans les lieux publics d'échanges sexuels. Mais à dessein parce que le terme salope évoque trop, de nos jours, la putain, j'ai préféré choisir « coquine » qui est le nom de la plage libertine du Cap d'Agde Naturiste. J'entends la catégorie « putain » ou « prostituée » au sens de Paola Tabet, une femme soustraite aux règles d'échanges et de propriété des femmes (que cela soit par choix personnel, par contrainte économique ou par violence).
5. Se donner, s'abandonner, se livrer, se laisser faire... sont des images érotiques du coït qui concernent spécialement les femmes (la plupart désigne les deux sexes). Ces images de « combat » impliquent la soumission et la possession. Cf. Guiraud *op. cit.*
6. Quelques hommes, travestis ou non, à la recherche par exemple d'un couple dont l'homme serait bisexuel, se présentent sur les photographies comme des « femmes », comme ayant des corps de « coquines », des corps féminins mis à disposition.
7. L'accès au téléphone « rose », au réseau comme métaphoriquement au « sexe » est dit gratuit, c'est la durée de la communication, de la relation, qui est tarifée. Certains clients de personnes prostituées ne paient pas seulement l'acte sexuel mais aussi explicitement un temps passé à discuter.
8. La facilité est celle de la mise à disposition du corps/personne. Elle est représentée généralement comme étant due à l'exercice de « violences » par un ou plusieurs hommes. Aussi, si dans les lieux libertins sous couvert de « liberté sexuelle », la domination symbolique du masculin y est réaffirmée (rôles et statuts des corps, etc.), les analyses générales en insistant sur la violence ou la domination, même symbolique, dans ces lieux participent ainsi davantage d'une reproduction de la catégorie « putain » en y classant les femmes libertines sans pour autant cerner ce qui fait d'elles des « coquines » pour « l'œil du client ».
9. Il est probable que dans les rencontres « privées » non observées – hors lieux extérieurs de dragues et établissements commerciaux – ces mises en scènes et techniques du corps soient le plus souvent à la charge des femmes (en tous cas les récits de rencontre « privée » tels qu'ils sont relatés par des hommes dans la presse libertine, le laissent penser).
10. La distanciation ne saurait-elle être qu'un outil performant sur une durée, un autre « se voir voir » que certains individus posséderaient mieux que d'autres ?
11. En quoi les difficultés propres à l'observation participante seraient-elles spécifiques à la sphère de la sexualité et non à celle de l'intimité, voire à toutes rencontres qui ne se donnent pas à voir à l'observateur, simplement parce qu'il n'est pas le bienvenu ?
12. Un tel discours pourrait être jugé infâmant – s'il était lu – par un grand nombre des personnes participant au « commerce du sexe » car bien peu laissent visibles, si facilement, leurs pratiques sexuelles. Et celles que l'on voit dans les magazines pornographiques sont des

« coquines » jouées par des femmes qui n'ont pas forcément « dans l'intime » les comportements sexuels qu'elles jouent.

13. Ces catégories « imaginaires » sont toutes érotiques. Notons que dans l'usage de métaphores transitives, les images d'opérations « militaires » sont différentes des images artisanales : ce n'est pas « l'outil » avec lequel on fait qui importe, mais le corollaire du combat, la soumission de l'adversaire. Cf. Guiraud, *op. cit.*

14. « Après l'absorption d'informations nouvelles, la retraite intellectuelle est sans conteste la condition de la prise de distance nécessaire. Mais l'immersion périodique dans une réalité peu familière entretient la sensibilité comparative » (Giraud, *ibid.* : 79) ; « Peu nombreux sont cependant ceux qui partagent ma passion de l'observation directe. On m'assure en outre que le milieu qui m'intéresse est impénétrable, dangereux. Aucun collègue russe ne paraît apte à m'y piloter utilement. Je suis donc livré à moi-même dans mes tentatives exploratoires, sans informateur, ni intermédiaire à même de m'introduire » (: 81) ; « Les stratégies d'accès au terrain reposaient initialement sur des prévisions relatives aux motivations que le chercheur avait de bonnes raisons de devoir attribuer par les acteurs avec lesquels il se disposait à entrer en interaction. Ces bonnes raisons étaient fondées sur un stock de connaissances qui s'avéra insuffisant lorsqu'il rendit la stratégie inopérante » (: 94) ; « Le chercheur tend ainsi à puiser dans l'univers de référence qui lui est le plus immédiatement accessible. Il n'est donc pas mauvais – il est même fécond – que ce fonds de connaissance ordinaire auquel le recours est inévitable soit confronté à des évidences concurrentes » (: 94).

15. Un tel rapport à l'accès d'autrui permet aussi de définir *grosso modo* le cadre d'un des types d'interactions observables en clubs libertins (le « triolisme »).

16. Voir les travaux de Florence Weber qui propose d'appeler les informateurs des alliés et interroge les us et coutumes des discours sur le terrain : « Je livrais des éléments subjectifs par souci d'objectivité. J'avais réagi violemment contre l'idée que le terrain, en ethnographie, était une “ boîte noire ”, de l'ordre de l'indicible. [...] Le plus difficile, et c'est une critique que m'avait faite un ami sociologue, c'est de m'astreindre moi-même à cette règle effectivement dangereuse tout en ne cherchant pas à imposer une nouvelle norme de l'exposé scientifique, de m'exposer moi-même par souci d'objectivité, mais de ne pas obliger les autres à en dire autant que moi ». Cf. Weber (1990 : 138-147). Pour ma part, j'appréhende plutôt le terrain comme une « compagne » et les informateurs comme des « alliés ».

17. Cette vision substantialiste n'est abordée qu'indirectement par des critiques des modes de connaissances anthropologiques. Cf. Michard (2000 : 125-152). Voir aussi Kulick & Willson (1995).

18. Et probablement ailleurs les implications pratiques de « l'œil du client » touchent des « compagnes » : les mises en scènes de corps érotisables et érotisés dans des publicités pour toutes sortes de produits à s'approprier apportent que des nuances aux mises en scènes pornographiques. Aussi les images publicitaires, entre autres, diffusent largement depuis les années quatre-vingt-dix ces techniques du corps (y compris pour les hommes celles de l'érotique gay des années soixante-dix).

19. Par exemple, on pense que leur corps qui se donne contre de l'argent, ne peut être que vendu (et la « putain » rôle/corps/personne comprise). D'autre part, le fait que moins d'un quart des personnes « prostituées de rues » lyonnaises soit lié au proxénétisme n'est quasiment jamais pensé (l'« agent » facilitant par violence la rencontre ne peut être qu'un homme, client ou proxénète).

RÉSUMÉS

L'observation ethnographique de différents lieux publics d'échanges sexuels et l'analyse comparative des dispositions micro-spatiales des rencontres dans ces lieux comme celle des présentations de soi des protagonistes (en termes de mise en scène de la disponibilité/accessibilité des corps) montrent que l'accès au corps d'autrui – et en particulier à son sexe – suit un ensemble de normes tacites ou explicites et de pratiques assignant un rôle à chacun, structurant les espaces et les corps. La présence de corps représentés et travaillés comme devant se donner (à voir, à prendre), principalement ceux de femmes dans les lieux de rencontres hétérosexuelles, est l'un des principaux enjeux afin d'accélérer l'échange sexuel. Mais ces représentations substantialistes des corps lors des rencontres ne sont pas spécifiques à la sphère de la sexualité. Cet article vise aussi à questionner les aspects pratiques de cet imaginaire des rencontres impliquant l'approche d'autrui et une proximité physique dans la mesure où il reste d'usage d'employer des métaphores locatives (accéder à) pour dire des rencontres, réelles, fantasmées ou abstraites, entre autres celles du chercheur sur son terrain. Et sous une apparente neutralité technique, ces manières de dire déterminent des représentations de l'Autre, en qualifiant et classant les approches, méthodes, objets et chercheurs.

Ethnographic observation of various public spaces dedicated to sexual exchanges and the comparative analysis of the micro-spatial configurations of the encounters in these places, such as that of the protagonists' presentation of the self (as concerns the revelation of bodily availability/accessibility) show that access to someone else's body and specifically to his/her sex, follows a set of implicit or explicit patterns, and of practices that allot each actor a precise role, and that lead to a structured perception of spaces and bodies. The representation of bodies as having to be given away (to be watched and/or taken), mainly those of women when in heterosexual meeting places, figure among the major challenges meant to accelerate sexual exchange. But these representations substantialist during the encounters are not specific to the field of sexuality. This article also aims to question the material circumstances of the imaginary world of the encounters, which implies physical approach and proximity. It remains, indeed, common practice to use locative metaphors (such as, « to access ») in order to narrate the encounters, whether real, fantasized or abstract, and those of the researcher himself in his own field, among others. And behind a seemingly technical neutrality these ways of speech determine the representation of the Other, by qualifying and ranking the approaches, methods, objects and researchers.

INDEX

Keywords : access, distance, female body, field, libertinage, method, prostitution, sexual exchange, swinging

Mots-clés : accès, corps féminin, distance, échange sexuel, échangisme, libertinage, méthode, prostitution, terrain

AUTEUR

JEAN-MARC BEYLOT

RIVES – ENTPE